La recherche historique sur le tourisme

Vers une nouvelle approche

Hasso Spode

Traducteur : Lydia Beutin et Mathis Stock

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/267>

DOI : 10.4000/tourisme.267

ISSN : 2492-7503

Éditeur

Éditions touristiques européennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 4-18

ISSN : 2109-5671

Référence électronique

Hasso Spode, « La recherche historique sur le tourisme », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tourisme/267> ; DOI : 10.4000/tourisme.267

Mondes du tourisme est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La recherche historique sur le tourisme

Vers une nouvelle approche

HASSO SPODE

[hat@hist-soz.de]

Professeur de sociologie historique, université Leibniz (Hanovre), et directeur de l'Archive historique du tourisme, Freie Universität (Berlin)

Résumé. On déplore souvent que la recherche délaisse le tourisme en général, et l'histoire de celui-ci en particulier. Pourtant, ce domaine de recherche n'est pas une *tabula rasa* et il existe des approches intéressantes dès l'après-guerre. Dans les années 1970, l'essor de l'histoire sociale et de l'histoire de la vie quotidienne (surtout en Allemagne) a permis un travail professionnel de recherche sur l'histoire du tourisme. Plus tard, la science du tourisme s'est ouverte à des questionnements historiques et culturels. La quantité des travaux historiques sur le tourisme s'est accrue ces dernières années – la qualité n'a pas toujours suivi. La recherche historique sur le tourisme n'est pas un but en soi ; elle n'a de sens que si elle transmet un savoir contextuel et effectue des synthèses, si elle montre des fonctions socioculturelles centrales du tourisme et/ou l'utilise comme clé de lecture pour des structures et processus cachés.

Abstract. Time and again it is lamented that research disregards tourism in general, and its history in particular. Yet this field of study is all but a *tabula rasa* and there were trailblazing attempts already in the postwar period. In the 1970s the crisis of traditional historiography allowed for professional studies in the subject of tourism (mostly in Germany). Later the traditional tourism science broadened its scope and partly opened itself to historical and "cultural" questions. The quantity of historical studies in tourism has increased noticeably lately – quality, however, did not always increase correspondingly. Tourism history is not an end in itself; it only makes sense if it produces contextual knowledge and syntheses, if it identifies essential functions of tourism in a given culture and/or uses tourism as a key to otherwise hidden structures and processes, in particular to mental longues durées.

Claude Lévi-Strauss, le grand homme de l'anthropologie, confessait, peu de temps avant sa mort, qu'il aurait préféré être historien. Pour lui, la recherche historique est l'héritière du mythe ; elle seule nous met en position de "*pouvoir comprendre le passé, saisir le présent et structurer l'avenir*" (Lévi-Strauss, 2008, p. 108). Parmi les phénomènes culturels et économiques marquants de l'époque actuelle qu'il convient de "comprendre" et de "structurer", le tourisme figure en bonne place.

Pourtant, force est de constater que ni le tourisme, ni l'histoire du tourisme n'occupent une telle place dans les disciplines scientifiques. La discipline concernée, appelée, dans la plupart des pays, "science du tourisme", s'applique, certes avec zèle, à concevoir des scénarios d'avenir pour ses clients, mais il lui manque un ancrage historique pour ses conjectures. En tant que modeste sous-discipline de la microéconomie et de la géographie, plutôt enseignée dans les IUT (*Fachhochschulen*) qu'à l'université, elle se conçoit comme une *Kunstlehre* – une science appliquée qui produit des "modes d'emploi"⁽¹⁾ – ne s'appuyant sur aucun système théorique et se mettant au service de la "pratique". Autrement dit, elle aide les entreprises et les territoires à gagner de l'argent. Or la recherche historique ne peut s'exercer dans ces conditions, où la volonté manque autant que les

connaissances nécessaires. L'histoire trouve tout au plus une place dans le peu de livres et manuels d'enseignement qui cherchent à dépasser l'étroite orientation pratique de la discipline, les articles correspondants étant souvent écrits par des historiens⁽²⁾.

Le vil Mammon intéresse peu la recherche historique universitaire. Celle-ci, qui se conçoit pourtant comme une instance de réflexion sur la société, a largement ignoré jusqu'à la fin du millénaire toutes les tentatives de faire du tourisme un objet de recherche. La "corporation" ne prenait pas le sujet au sérieux ; celui-ci ne promettait que peu de prestige et ne favorisait pas la carrière d'un chercheur.

Bien sûr, il y a toujours eu des chercheurs isolés qui ont travaillé sur l'histoire du tourisme – le domaine n'a rien d'une *tabula rasa*. Ainsi, en 1995, une bibliographie en langue allemande sur le sujet comprend déjà 729 titres (Zimmers, 1995, pp. 255-281). À la même époque, le Centre international de recherches et d'études touristiques (Ciret) d'Aix-en-Provence répertorie plus de cinq mille livres et contributions ayant un lien avec l'histoire⁽³⁾. Néanmoins, ce type de recherche est loin de faire partie du courant dominant de la recherche historique.

La cause principale de cet ostracisme envers un secteur essentiel de la société moderne est à rechercher dans les orientations fonda-

mentales de la science historique⁽⁴⁾, liées à l'époque. En effet, la recherche historique a longtemps été dominée par des questions de politique nationale. Ce fut le cas, bien évidemment, de l'**histoire événementielle** ou de l'**histoire politique**, historicisme classique qui a été établi en paradigme standard universel par Leopold von Ranke au XIX^e siècle. Lorsque, en 1958, l'écrivain philosophe Hans Magnus Enzensberger regrette, dans une émission radiophonique, que l'histoire du tourisme n'ait pas encore été écrite, il l'attribue au fait que le tourisme est "*une affaire de petites gens*", alors que l'historiographie reste centrée sur "*les exploits des grands hommes*" (Enzensberger, 1958, pp. 701-720).

Certes, des courants d'opposition, issus de l'**histoire sociale et économique** – inspirés par les écrits de Marx et/ou de Max Weber – se sont intéressés aux "petites gens", mais en restant tributaires d'un concept étroit du politique : résoudre rapidement de "grandes questions" en s'appuyant sur un grand volume de données. Les "petites gens" sont alors réduites à des chiffres ; l'art de la narration est peu prisé. On est loin de l'habileté d'un Georg Simmel, qui savait analyser toute une époque à travers l'histoire de l'assiette. Lorsque, dans les années 1960-1970, la place de l'histoire sociale est renforcée à l'université, elle n'accorde aucun intérêt à une chose aussi banale que les loisirs : ce qui

importe, c'est la production et la répartition de la "richesse sociale", non sa consommation. Ernest Labrousse, en France, et Hans-Ulrich Wehler, doyen de l'École de Bielefeld, en Allemagne, incarnent ce mouvement. Dans la *Bibliographie de la nouvelle histoire sociale allemande*, publiée par ce dernier en 1993, on cherche vainement le mot-clé "tourisme".

Le seul courant, assez hétérogène, faisant une place à la banalité de la vie des "petites gens" (et donc à leur façon de voyager) est l'**histoire culturelle** qui commence à se développer au XIX^e siècle sous les noms d'"histoire de la vie privée" et de *Kultur- und Sittengeschichte* (histoire des mœurs et coutumes). Certes, cette histoire se contente souvent d'une description anecdotique de la "vie quotidienne d'autrefois". Pourtant, son analyse des mondes de la vie du passé est tout à fait compatible avec les évolutions de la recherche au XX^e siècle, qu'il s'agisse de la "culture populaire" ou de "l'histoire de la vie quotidienne", ou avec les approches plus larges de l'histoire structurale. La première est alors particulièrement présente dans l'espace anglophone ; elle est plutôt de type descriptif et ethnographique et se veut, en lien avec l'histoire des ouvriers, une "histoire d'en bas" émancipatoire. Les dernières relèvent plutôt d'une interprétation théorique centrée sur des modèles anthropologiques et sociologiques de systèmes de

connaissances et de pratiques collectives. Cette orientation vers l'histoire structurale se développe notamment en France, pays de Jules Michelet et d'Émile Durkheim : le groupe autour de la revue *Annales* et quelques "grands penseurs", de Michel Foucault à Edgar Morin, ouvrent après-guerre, pour le monde entier, la voie à une recherche historique anthropologique et liée à l'histoire des mentalités⁽⁵⁾.

Entre-temps, les groupes, parfois violemment opposés, des tenants de l'histoire sociale, ceux de l'histoire de la vie quotidienne ou de l'histoire des mentalités se sont pratiquement dissous ; on peut même dire qu'ils se sont ligüés avec succès contre Ranke. À la fin du XX^e siècle, les orientations de l'histoire culturelle prennent le dessus. On peut critiquer le flou de ses théories, mais leur mérite indiscutable est d'avoir considérablement élargi le champ des sujets de recherche "respectables". Désormais, l'étrange habitude qu'ont de nombreuses personnes d'accepter, sans y être obligées, les inconvénients du voyage fait désormais partie des sujets de recherche possibles.

Bien entendu, les historiens n'ont pas le monopole de la recherche historique sur le tourisme. Dans les deux bibliographies citées plus haut, on trouve de nombreuses contributions dont les auteurs ne sont pas historiens. Le tourisme est un phénomène complexe qui

se trouve à la croisée de nombreuses autres disciplines, allant de la sociologie à l'ethnologie, en passant par la géographie. Nous avons donc affaire à une recherche sur le tourisme qui est pluridisciplinaire, informée par l'approche historique, et qui s'inscrit dans le cadre des "sciences de l'homme" (y compris les lettres) (*Sozial- und Kulturwissenschaften*) : nous l'appelons la "recherche historique sur le tourisme" (*historische Tourismus-forschung*)⁽⁶⁾.

DÉLIMITATIONS DU CHAMP

Si avec l'idée de recherche historique sur le tourisme, on élargit le champ de recherche relatif aux disciplines, il faut aussi en déterminer les limites.

Tout d'abord, je laisse ici de côté **cinq ramifications de l'histoire** du tourisme⁽⁷⁾, les quatre premiers relevant de ce que Friedrich Nietzsche aurait considéré comme faisant partie de l'histoire "antiquaire" (Nietzsche, 1874) : 1) les œuvres produites par des alpinistes, 2) celles des passionnés de la technique, 3) celles des amateurs de leur pays ou leur village, et 4) celles des entreprises ou des associations. 5) Par ailleurs, la recherche, très répandue, sur les voyages "héroïques" ne sera pas non plus considérée, ces voyages étant liés à un but précis ou effectués sous la contrainte. En effet, je ne m'intéresse pas ici au voyage en géné-

ral mais à sa forme ludique moderne, pour laquelle le nom de “tourisme” a été établi.

1) L'histoire de l'alpinisme et des alpinistes, qui a prospéré à partir du XIX^e siècle. Elle est plutôt tendancieuse, à l'écriture emphatique, de portée thématique limitée et de qualité professionnelle souvent douteuse⁽⁸⁾.

2) L'histoire du chemin de fer et d'autres moyens de transport, qui s'appuie notamment sur des travaux spécialisés. Ces récits témoignent en général de connaissances techniques détaillées, mais ont également une portée très limitée. Ils nous apprennent tout sur la charge maximale des dirigeables, mais rien sur la signification sociale ou la psychologie du transport aérien⁽⁹⁾.

3) L'histoire touristique locale qui, de plus en plus souvent, est valorisée par les territoires. Des érudits locaux écrivent des livres ou des brochures sur ce sujet qui sont vendus sur place. On trouvait déjà des présentations comparables dans les anciennes “histoires des mœurs et des coutumes” : elles présentent des détails intéressants, mais s'en tiennent souvent à un “horizon limité”, à une “*accumulation infatigable*” de vestiges dont Nietzsche se moquait déjà.

4) Les publications commémoratives d'entreprises ou d'associations du milieu touristique, pour lesquelles on investit beaucoup d'argent dans les photos en couleur et le papier glacé, mais rien dans de bons auteurs profession-

nels⁽¹⁰⁾. Contrairement à nombre de publications issues d'autres branches, ces brochures n'ont rien à voir avec la recherche scientifique.

5) Les nombreuses enquêtes historiques concernant des voyages “non touristiques ou prototouristiques”⁽¹¹⁾.

Ce dernier point nécessite une courte explication, la recherche n'étant absolument pas unanime sur ce qu'il faut comprendre par le terme “tourisme”. Par conséquent la naissance ou, pour être à la mode, “l'invention” de cette façon de voyager est comprise de façon très différente. On oppose notamment une acception large et étroite du concept de tourisme.

Dans le premier cas, on ne fait pas vraiment de différence précise entre voyage et tourisme⁽¹²⁾. C'est alors le *Grand Tour* des nobles, florissant au XVII^e siècle, qui passe pour l'émergence du tourisme ou pour une “étape clé”⁽¹³⁾. Pourtant, le voyage ne peut être thématisé de façon pertinente que par une problématique anthropologique⁽¹⁴⁾.

Dans le deuxième cas, le voyage touristique est interprété comme une nouvelle forme historique du voyage, dont on fait remonter la naissance au XVII^e⁽¹⁵⁾ ou au XIX^e siècle⁽¹⁶⁾.

Le terme de naissance renvoie alors au concept de Foucault de “rupture” mentale, vers la fin du XVIII^e siècle. Mais d'autres modèles peuvent trouver ici leur place comme, par exemple, le concept

de Reinhardt Koselleck d'un *Sattelzeit* (période charnière) de la modernité vers 1800. En revanche, lorsqu'on date l'émergence du tourisme au XIX^e siècle, on se réfère à la commercialisation et aux nouveaux moyens de transport à vapeur, donc à des aspects techniques et économiques. Si ces thèses diffèrent quant à la justification et donc la datation et la localisation, elles ont cependant en commun de voir dans le tourisme le “*résultat d'un processus historique spécifique lié à la modernisation des sociétés occidentales*” (Köstlin, 2003, p. 125).

Cette prémisse d'ordre général est à mon avis dominante dans la recherche. Je fais moi aussi de façon heuristique la distinction entre “voyage” et “tourisme”⁽¹⁷⁾ – comment sinon parler d'une “recherche historique sur le *tourisme*” ? De plus, on peut aisément supposer que la volonté de vivre la pratique touristique a précédé la potentialité industrielle de cette forme de voyage grâce aux systèmes technique et économique (une dialectique s'étant alors développée). Les approches expliquant le tourisme comme étant un produit de la société industrielle du XIX^e siècle ne visent apparemment pas assez loin.

Dès 1795, l'historien August Ludwig Schlözer a introduit un critère de différenciation génial par sa simplicité. Il classa le voyage en deux catégories, suivant la structure du motif : le (classique)

“voyage d'affaires” et le (nouveau) “voyage pour voyager”. En 1841, on trouve la définition tautologique de Schlözer, par exemple, dans le récit de George Sand, *Un Hiver à Majorque* : “Je voyage pour voyager.” La recherche sur le tourisme, à ses débuts, a tout d'abord souligné le caractère “luxueux” du voyage touristique (comme Josef Stradner en 1917 dans son *Fremdenverkehr*), puis elle a développé des définitions élargies incluant presque toutes les formes de voyage (comme Walter Hunziker et Kurt Krapf en 1942)⁽¹⁸⁾.

La recherche socio-culturelle sur le tourisme, qui voit le jour après-guerre, revint toutefois à Schlözer sans s'en apercevoir. C'est ainsi que, en 1960, Hans-Joachim Knebel définit le tourisme comme un “voyage sans but évident” (Knebel, 1960, p. 5). On peut lire dans ce sens aussi l'aphorisme de Morin de 1965 : “La vacance des valeurs fait la valeur des vacances”. Bien sûr, l'accent est mis ici sur “évident”. Il n'y a pas de voyages sans but ; un travail essentiel de la recherche historique sur le tourisme consiste justement à analyser les impulsions cachées, inconscientes, du “voyage pour voyager”.

Contrairement à cette forme ludique du voyage, le voyage “d'affaires” fascine les historiens depuis longtemps. La littérature, abondante, sur les voyages non touristiques ou protouristiques remonte aux débuts de l'histoire culturelle. Les résultats sont parfois très inté-

ressants – sauf qu'ils ne traitent pas, ou presque pas, du tourisme ordinaire en tant que “voyage sans but évident”. On y parle d'Hérodote ou de Colomb, de Louis-Antoine de Bougainville ou de James Cook, d'Alexander von Humboldt ou de Sven Hedin, d'Ida Pfeiffer ou de Lady Montagu, de vagabonds et d'étudiants voyageurs, de chevaliers et de cavaliers, de pèlerins et d'explorateurs, de commerçants et de colons, de poètes et de peintres, de diplomates et de savants, de missionnaires et de capitaines. Face à tous ces hommes et femmes éminents, face à leurs exploits et à leurs motifs importants, le touriste se prend pour “l'idiot du voyage” (Urbain, 1991) ; il ne fait que consommer.

Il est surprenant toutefois que l'on ait tant tardé à écrire son histoire alors que, dès 1840, Stendhal a rédigé ses *Mémoires d'un touriste* et Sosthène Hervieu ses *Souvenirs d'un touriste*. Vers 1900, Georg Simmel a établi le personnage de “l'étranger” en tant que type social fondamental et constaté une “industrialisation” du voyage en Suisse ; Theodor Fontane, l'auteur d'*Effi Briest*, a même parlé de l'époque du “voyage de masse”. C'est un fait : au cours du XIX^e siècle, le tourisme est devenu un facteur culturel et économique important et a pris une place centrale dans la façon de vivre de la bourgeoisie. Beaucoup “ne considéraient les onze mois de l'année que comme une préparation au

douzième, que comme une échelle menant à un pic de l'existence”, note Fontane, amusé. “Pendant onze mois, il faut vivre, le douzième, on veut le vivre”⁽¹⁹⁾.

PREMIÈRES ÉBAUCHES D'UNE HISTOIRE DU TOURISME

Ce n'est que dans les années 1930-1940 que l'on s'aperçoit que l'importance du phénomène touristique ne peut être “saisi” que par l'analyse de son développement. À la fin de la deuxième guerre mondiale, le Britannique John Alfred Ralph Pimlott⁽²⁰⁾ regrette que le tourisme, qui influence de façon importante la vie des hommes (leur santé, leurs mœurs et leurs modes) et qui est devenu une puissance économique dépassant les industries classiques, n'ait pas encore réussi à éveiller l'intérêt des historiens : “Les historiens ont négligé l'une des institutions sociales les plus représentatives de la modernité, à savoir la migration des vacanciers à la mer, à la campagne ou à la montagne”. L'étude de Pimlott sur l'émergence du voyage d'agrément en Angleterre n'éveille d'abord que peu d'attention dans les milieux spécialisés. Elle peut pourtant être considérée comme la naissance d'une historiographie professionnelle sur le “tourisme” ; Pimlott y a établi un standard qu'on ne retrouvera que dans les années 1970.

Si Pimlott est le père de l'his-

toire du tourisme, on lui connaît aussi des parents. Les premières manifestations d'un intérêt scientifique pour l'histoire du tourisme sont issues de la recherche sur le tourisme, qui était encore en devenir. En créant, au sein de l'École supérieure de commerce de Berlin, le *Forschungsinstitut für den Fremdenverkehr* (Institut de recherche sur le tourisme) en 1929, Robert Glücksmann donne le coup d'envoi institutionnel de la science du tourisme. Une revue spécialisée est fondée, des archives historiques constituées, l'histoire a sa place dans le programme d'enseignement. On trouve cependant peu de choses sur l'histoire et sur la théorie dans les publications parues dans la mouvance de cet institut, qui a la vie courte – il doit fermer en 1935.

Le projet poursuivi dans les années 1940 à Berne et à Saint-Gall par Walter Hunziker et Kurt Krapf, en continuité de celui de Glücksmann, est de conception plus exigeante, avec une *wissenschaftliche Fremdenverkehrslehre* (recherche scientifique sur le tourisme) fondée sur la théorie, qui doit analyser "*le système culturel dans son ensemble*", et conçue comme un sous-domaine de la sociologie et non de l'économie (Hunziker, 1943)⁽²¹⁾. On y fait, bien sûr, une place honorable à l'histoire. Krapf a rédigé une courte description à ce sujet (Krapf, 1941).

Ces deux instituts suisses existent encore – bien que la démarche

si prometteuse n'ait pas été poursuivie. Certes, après la guerre, on parvient à établir la *Fremdenverkehrswissenschaft* (science du tourisme) en tant que discipline "exotique" à l'université (l'espace germanophone restant encore longtemps *leader*), mais seulement en s'offrant aux professionnels comme une science appliquée, et en se repliant sur des questions de portée limitée. On se débarrasse ainsi de toute visée d'explication plus générale. Cette discipline est alors condamnée à vivoter en marge du conseil en politique et en gestion.

LE TOURISME DANS LE COLLIMATEUR DE LA CRITIQUE CULTURELLE

Alors que la science du tourisme a abandonné toute visée explicative de l'objet même de sa recherche, d'autres s'emparent du champ en friche (Dann et Liebman Parrinello, 2009). Ces "autres" sont la philosophie sociale et la sociologie des loisirs, disciplines qui se développent pendant les périodes d'après-guerre marquées par la croissance et l'augmentation du temps libre. On peut citer, par exemple, le *best-seller* de Joffre Dumazedier sur la sociologie du loisir (Dumazedier, 1962), l'analyse marxiste d'Henri Lefebvre sur la vie quotidienne (Lefebvre, 1958) et, spécialement pour le voyage, la thèse déjà mentionnée de Knebel (1960)⁽²²⁾.

En s'appuyant sur la théorie des

"types de caractère" de David Riesman et sur celle de la "consommation ostentatoire" de Thorstein Veblen, Knebel analyse la "transformation" du caractère social se manifestant dans le comportement du voyageur et en arrive à la conclusion, en forme de critique culturelle, que le tourisme actuel est marqué par le type conformiste "extro-déterminé", hanté avant tout par l'augmentation de son "prestige social".

Cette conclusion a un impact d'autant plus que l'élégant essai d'Enzensberger (Enzensberger, 1958) a alors (et a encore) une grande influence dans l'espace germanophone. Une esquisse théorique relative à l'histoire des mentalités y est développée, qui présente le tourisme comme une romantique "*fuite hors de la réalité auto créée*", comme une "*cicatrice*" de la révolution bourgeoise au cours de laquelle la liberté a jailli pour être aussitôt étouffée. Pourtant, le monde des vacances lui aussi serait gouverné par les maximes rationnelles et capitalistes que le touriste fuit.

Le débat est marqué par un ton moralisateur et geignard. On ne célèbre pas le tourisme en tant que conquête sociale, comme Pimlott a pu le faire précédemment. On le conçoit plutôt comme un "problème" grave, reflétant l'échec de la société et/ou nécessitant une sage autorité pédagogique afin d'en limiter les pires "excès". Le mot "tourisme" est pratiquement une injure

et provoque un grand scepticisme – soit parce qu’on le tient pour un produit pervers du capitalisme, soit parce que, comme l’affirme Knebel, il a perdu sa noblesse du fait de la consommation masse. Enzensberger parle de “*fraude de masse*” et il est de mise, parmi les intellectuels de gauche, de considérer que le tourisme (ainsi que toute “l’industrie culturelle”) joue le rôle pernicieux de soupape de sécurité : les joies des vacances sont des “*satisfactions de substitution*” entravant le changement des conditions sociales. La critique culturelle du tourisme qui s’élève du côté des conservateurs n’est pas moins grande ; il suffit, pour s’en convaincre, d’évoquer ici le publiciste américain Daniel Boorstin, dont le réquisitoire au sujet de l’abaissement du “voyageur” en “touriste” devient très populaire (Boorstin, 1962).

Du haut de leur culture, les deux bords partagent le même point de vue sur les bas-fonds mercantiles, la même répugnance pour le *panem et circenses* [le pain et les jeux]. C’est dans cet ostracisme de la critique culturelle pour le “voyage de masse”, dans la lignée d’une longue tradition de mépris envers la “populace voyageuse”, que se trouve la deuxième raison pour laquelle les historiens établis ont ignoré le tourisme comme objet de recherche.

Néanmoins, les débats d’après-guerre sur les loisirs ont été très féconds : ils ont permis de prendre conscience de l’importance sociale

de l’énorme “*consommation d’expérience*” (Knebel, 1960) et de mettre au point des modèles d’interprétation encore valables aujourd’hui. La critique du capitalisme de la “nouvelle gauche”, tout comme les lamentations des conservateurs sur les masses touristiques ignorantes se sont heurtées à des protestations venant de sociologues “libéraux” comme Joffre Dumazedier, Erwin K. Scheuch ou, notamment, Dean MacCannell. Ce dernier envisage le tourisme comme une structure sémiotique et le touriste comme un pèlerin moderne à la recherche de “l’authenticité” (MacCannell, 1976). Scheuch définit le tourisme tout simplement comme un “voyage du temps libre” (*Freizeitreise*)⁽²³⁾, et donc comme un “produit culturel” de la modernité – c’est une hypothèse fondamentale que la recherche historique sur le tourisme devrait également suivre.

Cette approche est déjà défendue par le Studienkreis für Tourismus (StfT) (Cercle d’études sur le tourisme), fondé à Starnberg en 1961⁽²⁴⁾. Sous l’égide du psychologue Heinz Hahn, cet institut interdisciplinaire fait office de coordinateur dans “*l’analyse sociale et culturelle*” du tourisme. Il fait ainsi un contrepoids tant à la critique culturelle de la philosophie sociale qu’à la recherche économico-centrée sur le tourisme. Il développe une intense activité éditoriale, essentiellement sur des thèmes psychosociaux, mais aussi, plus

tard, sur des thèmes historiques. Mais le StfT manque de liens avec l’université et avec la recherche internationale. Son travail n’est pas connu hors de l’Allemagne, et sa dépendance financière vis-à-vis de l’industrie touristique conduit finalement à sa fermeture en 1993. Peut-être est-il seulement trop en avance sur son temps. Le tourisme reste un sujet peu attractif pour la science.

DÉBUTS D’UNE HISTORIOGRAPHIE PROFESSIONNELLE SUR LE TOURISME

Des exceptions confirment cette règle. Dans les années 1960-1970, l’historiographie centrée sur les “exploits des grands hommes” commence à perdre du terrain. Les historiens de la vie quotidienne et des mentalités posent leur regard avec passion sur la vie des “petites gens”, la *conditio humana* des gens “ordinaires”. Dans ce contexte naissent quelques contributions sur le tourisme.

En Angleterre, berceau du tourisme, quelques solitaires se sont essayés sur le sujet dès les années 1950. Vers 1970, le travail de pionnier de Pimlott est édité à nouveau, à titre posthume. Par ailleurs, dans le cadre de l’histoire de la culture populaire, des enquêtes sur l’histoire des loisirs sont publiées, qui portent notamment sur les stations balnéaires anglaises⁽²⁵⁾. Mais on est loin d’aller jusqu’à faire du

tourisme un objet légitime de recherche de l'histoire. Dans l'ensemble, la production sur l'histoire du tourisme reste superficielle, certes novatrice par les thèmes abordés mais peu originale en ce qui concerne la conception théorique (contrairement aux études britanniques de cette époque sur l'Ancien-Régime).

Quelques contributions sur l'histoire du tourisme sont publiées en France⁽²⁶⁾, mais surtout dans l'espace germanophone. Tout d'abord, Wolfgang Schivelbusch propose, en 1977, une étude limpide sur l'histoire des mentalités du voyage en train (Schivelbusch, 1977). Ce genre de sujet n'est pas bien vu par la "corporation" des historiens ; l'auteur mentionne avec suffisance que "*les institutions allemandes délivrant des bourses*" lui ont refusé "*tout soutien à ce projet*". L'étude de Schivelbusch est ignorée surtout par les tenants de l'histoire sociale, pourtant en train de s'établir. Tous les travaux d'histoire sociale ayant pour sujet le tourisme connaissent alors le même destin.

Comme en Angleterre, ces travaux sont novateurs par leurs thèmes plus que par leur conception. En Angleterre, les premiers sujets à réussir leur entrée dans le domaine sont les vacances des ouvriers au XIX^e siècle ; en Allemagne, ce sont les vacances des ouvriers pendant le Troisième Reich⁽²⁷⁾. La reconnaissance officielle par les historiens de l'étude

du voyage des masses "vulgaires" se fait donc grâce à des thèmes respectables, allant de l'histoire des ouvriers à celle du national-socialisme – bien qu'au début cela n'ait que peu de succès : la politique tout comme l'histoire sociale se montrant toujours aussi peu intéressée.

Malgré tout, outre les travaux de Pimlott, une historiographie professionnelle de l'histoire du tourisme aux standards satisfaisants voit le jour dans les années 1970, principalement dans l'espace germanophone. Cette tendance se poursuit les deux décennies suivantes, se diversifie et s'internationalise. La recherche s'intensifie, même si le sujet reste un thème marginal pour les historiens.

VERS UNE RECHERCHE HISTORIQUE SUR LE TOURISME ?

Le public, lui, est d'un tout autre avis : il afflue dans les expositions sur l'histoire du tourisme et en achète les catalogues⁽²⁸⁾. Les instigateurs en sont moins les historiens que des représentants d'autres disciplines, surtout les *Volkskundler* (folkloristes ou ethnologues des cultures populaires) dans l'espace germanophone. Cette petite discipline, en effet, est d'abord une invention allemande ; elle est attachée *per definitionem* au *Volk* (peuple), et donc aux "petites gens" dans le sens donné par Enzensberger. C'est ainsi que le

sujet devient à la mode : malgré une critique persistante du tourisme (aujourd'hui justifiée écologiquement), les arguments élitistes contre les "masses" et leur "culture" s'effritent lentement et le sujet éveille de moins en moins de réticences parmi les chercheurs en sciences de la culture.

Inversement, certains représentants de la science du tourisme font des efforts pour ouvrir leur discipline aux questions historiques et sociologiques. Car avec l'académisation de la formation en tourisme, le déficit de cette petite discipline en force interprétative et en capital culturel se fait cruellement sentir. L'orientation strictement pratique de la recherche et l'ambition de devenir une "vraie" science sont, en effet, tout à fait incompatibles.

La science du tourisme connaît, dans les années 1980-1990, une crise à l'échelle mondiale ; en tant que simple *Kunstlehre* ou science appliquée, elle semble n'avoir aucun avenir. Alors que certains cherchent le salut dans un isolement brutal, d'autres favorisent une extension vers les sciences sociales et culturelles. Les débats tournent autour d'une coopération des différentes disciplines au sein d'un "cadre d'interprétation" commun (Spode, 1998a) ou même d'une "tourismologie" intégrée (Jovicic, 1980)⁽²⁹⁾.

Inconsciemment, on en revient aux débuts prestigieux de la recherche : un demi-siècle après

Hunziker, le *Handbuch zur Tourismuswissenschaft* (Encyclopédie de la science du tourisme) redéfinit cette discipline en tant que “*branche des sciences sociales*” (Hahn et Kagelmann, 1993, p. IX)⁽³⁰⁾. En lien avec ce développement, Dennison Nash et Christoph Hennig présentent des synthèses sociologiques et anthropologiques (Nash, 1996 ; Hennig, 1997) et, en 1997, naît la revue *Voyage. Jahrbuch für Reise- & Tourismusforschung* [Voyage. Annales de la recherche sur le voyage et le tourisme]. Contrairement à la recherche établie, elle propose un “gai savoir” du voyage⁽³¹⁾. Auparavant, la revue *Annals of Tourism Research*, qui a une conception plus large que d’autres revues spécialisées de la science du tourisme, a publié à plusieurs reprises des contributions historiques⁽³²⁾.

L’ouverture partielle de la science du tourisme établie permet aussi la fondation d’archives et la création de groupes de travail. En 1986, une “archive historique du tourisme” (HAT)⁽³³⁾ est fondée à l’Université libre de Berlin, en référence à Glücksmann. Au même moment naît à Paris la Bibliothèque du tourisme et des voyages (BTV)⁽³⁴⁾. Le StfT commence à publier également des travaux sur l’histoire et crée, avec le HAT, le “groupe de travail d’histoire du tourisme” interdisciplinaire qui, dans les années 1990, organise régulièrement des colloques (cf. Spode, 1996). Les folkloristes fon-

dent eux aussi une “commission sur le tourisme”, qui réunit démarches historiques, sociologiques et de science du tourisme (cf. Cantauw, 1995).

La “recherche historique sur le tourisme” qui se met en place est ainsi clairement fondée sur la multidisciplinarité. D’abord, pour des raisons pratiques : rares sont ceux qui travaillent dans ce domaine. Ensuite, pour des raisons théoriques : les lignes de séparation entre les différentes disciplines de sciences humaines ne s’accordent pas avec l’étude d’un phénomène complexe comme le tourisme. En outre, nombre de disciplines ont leur propre département historique correspondant, par exemple, à la science des transports ou aux lettres, entre lesquelles une coopération est tout à fait naturelle⁽³⁵⁾. En dernier lieu, cette recherche historique sur le tourisme n’est pas conçue comme une fin en soi, mais comme une contribution à une vaste anthropologie historique⁽³⁶⁾. Celle-ci interroge prioritairement les “structures de longue durée” et les déterminants “inconscients” de la *conditio humana* en se recoupant avec d’autres disciplines et sous-disciplines, dont notamment la sociologie du savoir, la psychologie sociale et l’histoire des mentalités.

Déjà, par certains aspects, les travaux d’Enzensberger et de Knebel font partie d’une telle anthropologie historique du tourisme⁽³⁷⁾. Les ébauches théoriques

complexes de MacCannell et de Hennig jettent également les bases théoriques d’une recherche exigeante qui est élargie par un nombre croissant de travaux de langue anglaise, par exemple sous la plume de John Urry⁽³⁸⁾.

La recherche historique sur le tourisme n’est pas conçue comme un corset théorique étroit, mais comme une offre généreuse tout à fait susceptible de légitimer également des thèmes d’histoire sociale ou politique. Une seule chose doit rester primordiale : la recherche ne doit pas s’effectuer de façon parcellisée en se perdant dans les détails “antiquaires”, mais de façon synthétique en s’appuyant sur la théorie et guidée par l’idée phare (nécessairement utopique) d’une “histoire totale” telle qu’elle fut propagée en particulier par l’école des Annales⁽³⁹⁾.

En ce sens, le publiciste Friedrich A. Wagner du StfT avait déjà affirmé que l’historien du tourisme ne doit pas seulement décrire des “*coches bringue-balants*” et des “*auberges pouilleuses*”, mais intégrer l’objet de leur étude “*dans la structure totale d’une époque*” (Wagner, 1970, p. 16). Cette exigence ambitieuse rappelle Wilhelm von Humboldt. Pour lui, rien moins que l’“*ensemble de l’existence*” doit être l’objet d’étude du bon historien, qui doit “*représenter chaque événement comme partie d’un tout, ou bien, ce qui est en fait la même chose, représenter*

l'histoire même à travers chaque événement” (Humboldt, 1971, pp. 291-293).

D'UN DESTIN DE CENDRILLON À CELUI DE SUJET “RESPECTABLE”

À une époque où, en Allemagne, on aborde théoriquement la recherche historique sur le tourisme, dans l'espace francophone, traditionnellement plus porté vers l'histoire culturelle⁽⁴⁰⁾, on se tourne vers la pratique pour produire une histoire du tourisme qui soit guidée par l'idée phare d'une “histoire totale”. À l'instar de l'étude de Schivelbusch sur le voyage en chemin de fer, l'étude d'Alain Corbin, en 1988, porte sur le changement du regard sur la mer ; elle est devenue une référence (Corbin, 1988). De la même façon, son histoire internationale des loisirs unit des approches d'histoire sociale et d'histoire des mentalités ; les travaux de Jean-Didier Urbain sont tout aussi novateurs. En outre, des travaux sont publiés dans le cadre des questions et méthodes “classiques”. Dans les années 1990, l'histoire du tourisme de langue française sort de sa torpeur⁽⁴¹⁾.

L'espace anglophone se manifeste aussi. Ici dominent des approches traditionnelles d'histoire sociale et politique d'une part, et la question de la *memory* et *identity*, de la formation des identités nationales et régionales, d'autre part⁽⁴²⁾.

Entre-temps, les contributions de langue anglaise ont dépassé en nombre celles des autres langues. Cette suprématie du nombre, en ce qui concerne la recherche historique, sociologique et anthropologique sur le tourisme, favorise, chez de nombreux anglophones, la tendance à ne pas, ou peu, prendre en compte les résultats publiés dans d'autres langues, ainsi que les développements dans les autres pays⁽⁴³⁾. Dans l'espace francophone, la barrière de la langue est aussi grande. En général, le débat souffre d'égoïsme national – alors que le tourisme devrait justement être un sujet permettant une perspective transnationale. Cet autisme semble même augmenter avec le nombre de participants au discours sur le tourisme.

L'espace germanophone a perdu son rôle de pionnier de l'histoire du tourisme. Pendant de longues années, la science du tourisme a ignoré l'histoire ; le désintérêt des historiens pour le tourisme s'est révélé plus opiniâtre encore. Lorsque, en 1997, les doyens en histoire sociale revendiquent le nouveau secteur de “l'histoire de la consommation”, parmi les trente-deux contributions de l'épaisse documentation du congrès, aucune ne se rapporte au tourisme (Kocka, 1997).

Depuis, l'anathème est levé. Les publications sur l'histoire de la consommation n'ignorent plus le tourisme⁽⁴⁴⁾, il existe des sortes de

manuels d'introduction à l'enseignement du sujet et la production de thèses correspondantes (publiées ensuite sous forme de livres) est en constante augmentation⁽⁴⁵⁾. Aucune tendance dominante ne peut être mise en évidence : à côté de thèses d'histoire sociale et d'histoire politique, on trouve des approches dépendant de l'histoire culturelle.

L'autisme des discours nationaux est combattu par une interconnexion transnationale croissante des participants. Depuis le changement de millénaire, de nombreux congrès sont organisés, les historiens de l'économie et des transports y sont particulièrement représentés. Ces derniers ont fondé en 2003 une association, Transport, Traffic and Mobility, dont la revue, *Journal of Transport History*, accueille volontiers des thèmes d'histoire du tourisme. En 2010 est même née une revue spécialisée concurrente, *Journal of Tourism History*. Indépendamment de cela, une commission pour l'*History of Travel and Tourism* est créée aux États-Unis en 2003, qui exploite une plate-forme internet (H-Travel). Cette diversité d'organisation, parcellisée, présente un certain contraste avec l'exigence de pluridisciplinarité, d'une part, et avec le nombre restreint des membres qui travaillent depuis un certain temps dans ce secteur, de l'autre : on y rencontre toujours les mêmes personnes. Une fois de plus, on remarque ici le rapport étroit entre

recherche et “chapelles”, mais on note surtout à quel point un besoin de rattrapage se fait sentir.

CONCLUSION

Pour finir, retenons que, depuis le changement de millénaire, le “tourisme” a conquis sa place en tant que thème de recherche dans l'historiographie. Il en va tout autrement de la recherche historique sur le tourisme, telle qu'esquissée plus haut.

L'ambiance de renouveau des années 1990 a fait place à une certaine routine, une “*résolution de devinettes de la science normale*”, au sens de la théorie de la science de Thomas Kuhn (Kuhn, 1962). Les beaux rêves d'une science du tourisme transdisciplinaire – ou tourismologie – sont morts et enterrés. À la place s'est établie une recherche sur le tourisme ancrée dans les sciences sociales et humaines à côté de la *Kunstlehre* microéconomique et géographique. Des structures d'organisation (comme celles que les historiens du tourisme ont mises en place au niveau international) n'existent que partiellement au niveau national ; il n'y a personne pour remplir le rôle de coordinateur (comme le fit le StfT en son temps)⁽⁴⁶⁾. Une intense activité se développe malgré tout, avec de nombreux congrès et parutions.

Ainsi, en ce qui concerne les aspects liés à l'histoire, la recherche sur le tourisme est marquée par

des zones de lumière, mais aussi par beaucoup de zones d'ombre. La quantité d'études a nettement augmenté ; mais on ne peut pas en dire autant de la qualité. Il y a d'excellents travaux et nous en savons plus aujourd'hui sur nombre de domaines où le tourisme a posé sa marque – de la formation de la cellule familiale au développement des transports, de la “touristification” des espaces et des types de comportement jusqu'à la formation de l'identité sociale et nationale, de la légitimation politique par le voyage à l'industrialisation du voyage. Cependant, l'intégration des sources dans des contextes plus larges ne réussit pas toujours.

Il a toujours existé une façon inélégante et non réfléchie de faire de la recherche. Mais elle a atteint son apogée avec l'esprit relativiste d'une époque du tout-venant, informé par un arbitraire “post-moderne” et des sous-systèmes “autoréférenciels” (Spode, 2008). Si le monde n'est qu'une accumulation de fragments et de constructions, pourquoi se donner tant de mal pour rechercher des contextes, établir des structures ou former des synthèses ? Qui plus est, les historiens sont, depuis un certain temps, soumis à un changement frénétique des modes. En une succession rapide, on annonce tous les tournants possibles : culturels, narratifs, linguistiques, constructivistes, postmodernes, performatifs, spatiaux, etc. Ces stratégies de marketing reflètent la pression

croissante de la concurrence à l'œuvre dans le secteur académique et vont jusqu'à inciter parfois à confondre le travail de la pensée avec l'usage zélé de slogans⁽⁴⁷⁾.

Cela est valable pour tous les secteurs des sciences humaines, en général. Cependant, il me semble que l'histoire du tourisme est plus sujette que toute autre à un certain manque de qualité. C'est peut-être le manque de prestige académique que le thème a connu qui agit encore ici. Les façons “antiquaires” et entachées d'amateurisme des ramifications de l'histoire du tourisme ont également contribué à ce que le thème “tourisme” ait mis si longtemps à être pris au sérieux. Mais il y a aussi des raisons inhérentes au sujet. On ne peut tout simplement pas nier qu'il existe des sujets plus importants. Partir en guerre et partir en vacances n'ont pas le même impact sur le destin d'un pays.

La recherche historique sur le tourisme est ainsi aux prises avec un besoin relativement pressant de justification. Si elle veut être plus qu'une description amusante de la “vie d'autrefois”, si elle veut faire plus que de célébrer la prétendue originalité d'un hôtel, d'une agence de voyages⁽⁴⁸⁾, d'un lieu, voire de toute une nation, elle doit absolument expliquer, plus clairement que beaucoup d'autres sous-disciplines, pourquoi elle s'intéresse à son sujet, à “l'idiote du voyage”. Ce n'est pas si difficile. Cela peut réussir si la recherche expose des

fonctions centrales de la consommation touristique dans le contexte social, et/ou en faisant du tourisme un indicateur, qui met en lumière des aspects essentiels bien que cachés de la culture et de la société.

Nous sommes ainsi revenus à des principes qui inspiraient l'histoire du tourisme à ses débuts : il s'agit de mettre le tourisme "*dans la structure totale d'une époque*". Depuis Pimlott et Knebel, elle a clairement démontré, qu'elle en était capable. La légitimité fondamentale de son existence n'a plus besoin de justification. Mais elle doit se garder de pratiquer une recherche "antiquaire", elle ne doit jamais perdre de vue "*l'ensemble de l'existence*", pour contribuer à "*comprendre le passé, à saisir le présent*" et, peut-être, à "*structurer l'avenir*". ■

Traduction : Lydia Beutin et Mathis Stock.

(1) Au sujet de ce terme provenant de Schmalenbach et Sombart, voir Spode, 1998a, pp. 21-40.

(2) Par exemple, déjà Storbeck, 1988, et Hahn et Kagelmann, 1993, ou plus tard Stock, 2003, et Cousin et Réau, 2009.

(3) Déclaration personnelle de René Baretje-Keller le 22.06.2010 (mais cela ne représente que 3 % de tous les documents enregistrés au Ciret) [www.ciret-tourism.com].

(4) Cf. Spode, 1999, pp. 9-62.

(5) Tandis que dans l'espace germanophone on trouve une forte tradition s'appuyant sur l'histoire des mentalités – de August Ludwig Schlözer en passant par Jacob Burckhardt (inventeur du terme *Kulturgeschichte*) et Karl

Lamprecht (qui influença les *Annales* à leur début) jusqu'à Norbert Elias – les derniers cités ont été pratiquement infréquentables pour la "corporation" des historiens jusque dans les années 1970.

(6) Sur le concept du *historische Tourismusforschung*, cf. Spode, 2009 (pp. 9-22) ; Spode 2003 (pp. 83-100) ; voir aussi Hahn et Kagelmann, 1993, partie II ; Burmeister, 1998 ; et, en général, Dann et Liebman Parrinello, 2009 ; Nash, 2007.

(7) Voir aussi le tableau dans Spode, 2003, p. 92.

(8) Sur ce genre, voir Günther, 1998, pp. 13 et suiv.

(9) Entre-temps, des éléments de l'histoire de la technique et des transports ont été mis en relation avec des sujets plus vastes : cf. Dienel et Divall, 2009, pp. 65-84.

(10) C'est ainsi que la plus grande entreprise touristique du monde, l'anglo-allemande TUI s'est autocélébrée avec une publication commémorative aussi prestigieuse qu'embarrassante au niveau professionnel : cf. la critique d'Oliver Kersten dans *Journal of Transport History*, 28 (2007).

(11) Sur ce terme, voir Hahn et Kagelmann 1993, p. 3 et 28.

(12) Pour un exemple typique cf. Sigaux, 1965, ou plus tard Nicolardi, 1983.

(13) Par ex. Towner, 1985, pp. 297-333.

(14) Ainsi chez Leed, 1991 ; voir aussi Urbain, 1997, pp. 18-32.

(15) Par ex. Boyer et Viallon, 1994, p. 5 ; Spode, 1995, pp. 105-123, et Wang, 2000.

(16) Par ex. en tant que produit de la société bourgeoise industrielle chez Enzensberger, 1958 (voir plus bas) ou plus tard dans Paquot, 2001, p. 24, et chez Hachtmann, 2007, ici p. 9 : "*Au début (du tourisme) on trouve le chemin de fer*".

(17) Cf. Spode, 2007, pp. 35-41 ; Spode, 2011,

chap. 2.4 ; Dann et Liebman Parrinello, 2009, pp. 66 et suiv. Toute démarcation définitionnelle dans ce domaine ne peut être qu'arbitraire et est donc par conséquent discutable. Et pourtant nous avons une vague connaissance empirique sur ce qui différencie le tourisme des autres formes de mobilité horizontale. Mais celle-ci est reprise de façon hélas souvent muette dans les études d'histoire du tourisme.

(18) Cf. Dann et Liebman Parrinello, 2009 ; sur le terme *Fremdenverkehr*, voir aussi Spode 2007 ; Liebman Parrinello, 2007, pp. 147-155.

(19) Cf. Stendhal, 1838 ; Hervieu, 1841 ; Simmel, 1991 et 1992 ; Fontane, 1894 ; cf. (inconsciemment par analogie avec Fontane) Wang, 2002, pp. 281-296.

(20) Cf. Pimlott, 1947, peu après un historien amateur : Duchet, 1949 ; les deux auteurs concevaient le tourisme de façon très positive.

(21) Cf. Spode, 1998b, pp. 11-19.

(22) Contrairement aux travaux de Dumazedier ou Boorstin, ce premier travail de doctorat en sociologie sur le tourisme ne reçut d'attention que du milieu académique, avec une critique le plus souvent exagérée.

(23) Par ex. Scheuch, 1981, pp. 1089-1114 ; cf. la même définition chez Böröcz, 1996.

(24) Cf. Günther, 2007. En 1959, ce qui devait devenir plus tard le Ciret avait déjà commencé à travailler dans une institution bien plus petite que le StfT.

(25) Par ex. Howell, 1978 ; plus tard Walton et Walvin, 1983 ; Walton, 1983. Cf. Walton, 1997, pp. 563-571.

(26) Par ex. Bonneau, 1977, et Chadefaud, 1988.

(27) Par ex. Buchholz, 1976 ; au même moment aux États-Unis sur l'Italie fasciste : Grazia, 1976 ; voir aussi Huck, 1980 ; pour davantage de références, voir Spode 2009, p. 21.

(28) Cf. Bopp, 1981 pour un travail innovant.
 (29) Cf. par ex. Tribe, 1997 ; Echtner et Jamal, 1997 ; Hoerner, 2002 ; sur la discussion continue voir Nash, 2007 et Dann et Liebmann Parinello, 2009. Dans ce contexte, en Allemagne la *Fremdenverkehrswissenschaft* se débaptisait en *Tourismuswissenschaft*.

(30) L'ouvrage rassemble 111 contributions issues de différentes disciplines.

(31) Cf. l'éditorial dans *Voyage*, 1, 1997 (aussi hist-soz.de/voyage/Voyagee.html).

(32) Par ex. *Annals of Tourism Research*, 18, 1991 ("Tourism Social Science") ; l'orientation du journal allemand *Tourismus-Journal*, qui parut entre 1997-2007, était similaire.

(33) URL : www.geo.fu-berlin.de/fb/einrichtungen/tourismus/archiv.html.

(34) URL : <http://bspe-p-pub.paris.fr/Portail/Site/ParisFrame.asp?>

(35) Cf. le diagramme des disciplines concernées dans Spode, 2003, p. 93.

(36) Cf. Spode, 1995 ; voir aussi Spode, 1999 ; Nash, 2007.

(37) Cf. aussi Pagenstecher, 2003, pp. 20 et suiv.

(38) Par ex. Urry, 1990 (cf. ma critique dans *Voyage* 7, 2005, pp. 135 et suiv.) ; Nash, 1996 ; Urry et Rojek, 1997 ; Wang, 2000 ; Dann 2002.

(39) Cf. Spode, 1999 avec littérature supplémentaire. La "totalité" réclamait aussi le paradigme labrousien et l'école de Bielefeld – mais pour ainsi dire sans la "culture".

(40) Ce qui mena aussi au regain de "l'histoire de la vie privée" ; dans le tome IV de la série du même nom, on trouve aussi des sujets d'histoire du tourisme (Perrot, 1987).

(41) Corbin, 1995 ; Urbain, 1994 ; Urbain, 1991 ; ainsi par ex. Rauch, 1993 ; Bruston et al. 1994 ; Bertho-Lavenir, 1999 ; Tissot, 2000 ; et l'accumulation de données par Boyer, 2000.

(42) Par ex. Sears, 1989 ; Ousby, 1990, Leeds, 1991 ; Buzard, 1993 ; Mackaman, 1998 ; Löfgren, 1999 ; Walton, 2000 ; Walton, 2005 ; Koshar,

2000 ; Baranowski et Furlough, 2001 ; Cocks, 2001 ; Berghoff, 2002 ; Anderson et Tabb, 2002 ; Baranowski, 2004 ; Semmens, 2005 ; Hagen, 2006 ; Confino, 2006.

(43) Par ex. Barton, 2005 (le titre n'évoque même pas le fait que le livre ne traite que de l'Angleterre). Cf. la critique de cette voie à sens unique dans la communication scientifique :

Dann et Liebman Parrinello, 2009, chap. 1. Après tout, des anthologies en plusieurs langues paraissent : Tissot, 2002 ; Leonardi et Heiss, 2003 ; Gilomen, 2005 ; Roth et Schlögel, 2009.

(44) Par ex. König, 2000 ; Haupt et Torp, 2009.

(45) Par ex. Fuhs, 1992 ; Keitz, 1992 ; Haas, 1994 ; Spode, 1996 ; Günther, 1998 ; Schumacher, 2002 ; Prein, 2002 ; Mai, 2002 ; Pagenstecher, 2003 ; Bajohr, 2003 ; Kersten, 2004 ; *Werkstatt Geschichte*, 36, 2004 ; Hachtmann, 2007 ; Wolter, 2008 ; *Voyage* 8, 2009 ; Spode, 2011 ; sur l'état de la recherche actuelle voir surtout Nowack, 2006 ; Spode, 2009.

(46) Dans l'espace germanophone, le rôle du "Groupe de travail d'histoire du tourisme" fut plus ou moins assumé par la commission folkloriste correspondante ; les historiens des transports sont mieux organisés ; cf. Dienel et Divall, 2009.

(47) En haut du palmarès des mots pseudo-profonds : "invention" et "construction" – comme si dans toute l'histoire humaine, il y avait quoi que ce soit qui n'ait pas été inventé ou construit ; ce n'est que par l'astucieuse intégration de propositions de théories complexes que de tels slogans sont susceptibles de trouver un sens.

(48) Les historiens aiment à analyser les institutions, car un tel sujet est plus facile à cerner ; en histoire du tourisme, cela mène par exemple à une surestimation du rôle de Thomas Cook et à une sous-estimation des voyages non organisés : c'est ainsi que se perpétue le stéréotype de "masses de touristes" téléguisées.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Susan C. ANDERSON et Bruce H. TABB (dir.), *Water, Leisure and Culture*, Berg Publishers, 2002.

Frank BAJOHR, "Unser Hotel ist judenfrei". *Bäder- Antisemitismus im 19. und 20. Jahrhundert*, Fischer, 2003.

Shelley BARANOWSKI et Ellen FURLOUGH (dir.), *Being Elsewhere*, University of Michigan Press, 2001.

Shelley BARANOWSKI, *Strength through Joy. Consumerism and Mass Tourism in the Third Reich*, Cambridge University Press, 2004.

Susan BARTON, *Working-class organisations and popular tourism. 1840-1970*, Manchester University Press, 2005.

Hartmut BERGHOFF, Christopher HARVE, Barbara KORTE et Ralf SCHNEIDER, *The Making of Modern Tourism*, Palgrave, 2002.

Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Odile Jacob, 1999.

Michel BONNEAU, "Tourisme et villégiature en France et en Belgique vers 1850", *Hommes et Terres du Nord*, 2, 1977.

- Petra BOPP** et al., *Mit dem Auge des Touristen. Zur Geschichte des Reisebildes*, Eberhard Karls Universität, 1981.
- Daniel BOORSTIN**, *The Image*, Atheneum, 1962.
- József BÖRÖCZ**, *Leisure Migration. A Sociological Study on Tourism*, Pergamon Press, 1996.
- Marc BOYER**, *Histoire de l'invention du tourisme dans le Sud-Est, xvi^e-xix^e siècle*, éd. de l'Aube, 2000.
- Marc BOYER** et **Philippe VIALON**, *La Communication touristique*, Puf, 1994.
- Mireille BRUSTON**, **Florence DEPREST** et **Philippe DUHAMEL**, *Pour une histoire du territoire touristique*, Institut de Saint-Gervais, 1994.
- Wolfhard BUCHHOLZ**, *Die nationalsozialistische Gemeinschaft "Kraft durch Freude"*, thèse de doctorat, 1976.
- Hans-Peter BURMEISTER** (dir.), *Auf dem Weg zu einer Theorie des Tourismus*, Ev. Akademie Loccum, 1998.
- James BUZARD**, *The Beaten Track*, Clarendon Press, 1993.
- Christiane CANTAUI** (dir.), *Arbeit, Freizeit, Reisen*, Waxmann, 1995.
- Michel CHADEFAUD**, *Aux origines du tourisme dans les pays de l'Adour*, Université de Pau, 1988.
- Catherine COCKS**, *Doing the town. The rise of urban tourism in the United States, 1850-1915*, University of California Press, 2001.
- Alon CONFINO**, *Germany as a culture of remembrance*, University of North Carolina Press, 2006.
- Alain CORBIN** et al., *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Aubier, 1995.
- Alain CORBIN**, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Aubier, 1988.
- Saskia COUSIN** et **Bertrand RÉAU**, *Sociologie du tourisme*, La Découverte, 2009.
- Graham M.S. DANN** et **Giuli LIEBMAN PARRINELLO** (dir.), *The Sociology of Tourism*, Emerald, 2009.
- Graham M.S. DANN** (dir.), *The Tourist as a Metaphor of the Social World*, Cabi Publishing, 2002.
- Hans-Liudger DIENEL** et **Colin DIVALL**, "Changing Histories of Transport and Mobility in Europe", dans **Ralf ROTH** et **Karl SCHLÖGEL** (dir.), *Neue Wege in ein neues Europa*, Campus, 2009.
- René DUCHET**, *Le tourisme à travers les âges. Sa place dans la vie moderne*, Vigot, 1949.
- Joffre DUMAZEDIER**, *Vers une civilisation du loisir ?*, Seuil, 1962.
- Charlotte M. ECHTNER** et **Tazim B. JAMAL**, "The Disciplinary Dilemma of Tourism Studies", *Annals of Tourism Research*, 24, 1997..
- Hans Magnus ENZENSBERGER**, "Vergebliche Brandung der Ferne. Eine Theorie des Tourismus", *Merkur*, 12, 1958.
- Theodor FONTANE**, *Von vor und nach der Reise*, éd. Fontane, 1894.
- Burkhard FUHS**, *Mondäne Orte einer vornehmen Gesellschaft. Kultur und Geschichte der Kurstädte 1700-1900*, Olms, 1992.
- Hans-Jörg GILOMEN** et al. (dir.), *Temps libre et loisirs du xiv^e au xx^e siècle*, Chronos, 2005.
- Victoria DE GRAZIA**, *The Politics of Leisure*, Columbia Univ. Press, 1976.
- Armin GÜNTHER** et al. (dir.), *Tourismusforschung in Bayern, Profil*, 2007.
- Dagmar GÜNTHER**, *Alpine Quergänge*, Campus, 1998.
- Hans HAAS** et al. (dir.), *Weltbühne und Naturkulisse. Zwei Jahrhunderte Salzburg-Tourismus*, Pustet, 1994.
- Joshua HAGEN**, *Preservation, tourism and nationalism. Rothenburg as the Jewel of the German Past*, Ashgate, 2006.
- Heinz-Gerhard HAUPT** et **Claudius TORP** (dir.), *Die Konsumgesellschaft in Deutschland. 1890-1990*, Campus, 2009.
- Heinz HAHN** et **H. Jürgen KAGELMANN** (dir.), *Tourismuspsychologie und Tourismussoziologie*, Quintessenz, 1993.
- Christoph HENNIG**, *Reiselust. Touristen, Tourismus und Urlaubskultur*, Suhrkamp, 1997.
- Sosthène HERVIEU**, *Souvenirs d'un touriste*, Léon Nicolle, 1841.
- Jean-Michel HOERNER**, *Traité de tourisme*, Presses universitaires de Perpignan, 2002.
- Sarah HOWELL**, *The Seaside*, Studio Vista, 1974.
- Gerhard HUCK** (dir.), *Sozialgeschichte der Freizeit*, Peter Hammer, 1980.
- Wilhelm VON HUMBOLDT**, *Studienausgabe*, II, Fischer, 1971 (1^{re} édition 1821).
- Walter HUNZIKER**, *System und Hauptprobleme einer wissenschaftlichen Fremdenverkehrslehre*, éd. Fehr, 1943.
- Zivadin JOVICIC**, *Osnovi Turizmolgie*, auto-édité, 1980.
- Christine KEITZ**, *Organisierte Arbeiterreisen und Tourismus in der Weimarer Republik*, thèse de doctorat, 1992.
- Oliver KERSTEN**, *Die Naturfreunde-bewegung in der Region Berlin-Brandenburg 1908-1989/90*, thèse de doctorat, 2004.
- Hans-Joachim KNEBEL**, *Soziologische Strukturwandlungen im modernen Tourismus*, F. Enke, 1960.
- Jürgen KOCKA** et al. (dir.), *Europäische Konsumgeschichte*, Campus, 1997.
- Wolfgang KÖNIG**, *Geschichte der Konsumgesellschaft*, Steiner, 2000.
- Rudy KOSHAR**, *German Travel Cultures*, Berg Publishers, 2000.
- Konrad KÖSTLIN**, "Eine Anthropologie des Reisens", dans **Andrea LEONARDI** et **Hans HEISS** (dir.), *Tourismus und Entwicklung im Alpenraum*, StudienVerlag, 2003.
- Kurt KRAFF**, *Kurzer Abriß der Geschichte des Fremdenverkehrs*, éd. Bern, 1941.
- Thomas KUHN**, *The Structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, 1962.
- Eric J. LEED**, *The Mind of the Traveller*, Basic Books, 1991.
- Henri LEFEBVRE**, *Critique de la vie quotidienne*, Puf, 1958.
- Andrea LEONARDI** et **Hans HEISS** (dir.), *Tourismus und Entwicklung im Alpenraum*, StudienVerlag, 2003.
- Claude LÉVI-STRAUSS**, interview dans *Cicero*, 8, 2008.
- Orvar LÖFGREN**, *On Holiday*, University of California Press, 1999.
- Dean MacCANNELL**, *The Tourist. A New Theory of the Leisure Class*, Schocken Books, 1976.
- Douglas Peter MACKAMAN**, *Leisure*

- Settings. *Bourgeois culture, medicine, and the spa in modern France*, University of Chicago Press, 1998.
- Andreas MAI**, *Die Erfindung und Einrichtung der Sommerfrische*, thèse de doctorat, 2002.
- Dennison NASH** (dir.), *The Study of Tourism. Anthropological and Sociological Beginnings*, Elsevier, 2007.
- Dennison NASH**, *Anthropolgy of Tourism*, Elsevier, 1996.
- Elio NICOLARDI**, *4000 Anni di turismo*, édition à compte d'auteur, 1983.
- Friedrich NIETZSCHE**, *Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben*, E. W. Fritzsche, 1874.
- Thilo NOWACK**, *Rhein, Romantik, Reisen*, thèse de doctorat, 2006.
- Ian OUSBY**, *The Englishmen's England*, Cambridge University Press, 1990.
- Cord PAGENSTECHER**, *Der bundesdeutsche Tourismus. Ansätze zu einer Visual History*, thèse de doctorat, 2003.
- Thierry PAQUOT**, "La tyrannie douce de l'air conditionné", *Le Monde diplomatique*, 7, 2001.
- Michèle PERROT**, *Histoire de la vie privée. Tome 4*, Seuil, 1987.
- John Alfred Ralph PIMLOTT**, *The Englishman's Holiday. A Social History*, Faber, 1947.
- Philippe PREIN**, *Bürgerliches Reisen im 19. Jahrhundert*, thèse de doctorat, 2002.
- André RAUCH**, *Les Vacances*, Puf, 1993.
- Ralf ROTH** et **Karl SCHLÖGEL** (dir.), *Neue Wege in ein neues Europa*, Campus, 2009.
- Erwin K. SCHEUCH**, "Tourismus" dans **Heinrich BALMER** (dir.), *Die Psychologie des 20. Jahrhunderts*, XIII, Kindler, 1981.
- Wolfgang SCHIVELBUSCH**, *Geschichte der Eisenbahnreise. Zur Industrialisierung von Raum und Zeit im 19. Jahrhundert*, Fischer, 1977 (éd. française, 1990)
- Beatrice SCHUMACHER**, "Ferien". *Interpretation und Popularisierung eines Bedürfnisses. Schweiz 1890-1950*, Böhlau, 2002.
- John F. SEARS**, *Sacred Places. American Tourist Attractions in the Nineteenth Century*, Oxford Univ. Press, 1989.
- K. SEMMENS**, *Seeing Hitler's Germany. Tourism in the Third Reich*, Palgrave, 2005.
- Gilbert SIGAUX**, *Histoire du tourisme et des vacances*, éd. Rencontres, 1965.
- Georg SIMMEL**, *Gesamtausgabe*, V et XI, Suhrkamp 1991 et 1992 (1^{re} éd. en 1895 et 1908).
- Hasso SPODE**, *Wie die Deutschen "Reiseweltmeister" wurden. Einführung in die Tourismusgeschichte*, VS-Verlag, 2^e éd., 2011.
- Hasso SPODE**, "Zur Geschichte der Tourismusgeschichte", *Voyage*, 8, 2009.
- Hasso SPODE**, *Ressource Zukunft*, Barbara Budrich, 2008.
- Hasso SPODE**, "Reisen und Tourismus. Stichpunkte zur Terminologie in Forschung und Statistik", *Cestovani vcera a dnes*, 4, 2007.
- Hasso SPODE**, "Tourismusgeschichte als Forschungsgegenstand", dans **Andrea LEONARDI** et **Hans HEISS** (dir.), *Tourismus und Entwicklung im Alpenraum*, Studien Verlag, 2003.
- Hasso SPODE**, "Was ist Mentalitätsgeschichte ?", dans **Heinz HAHN** (dir.), *Kulturunterschiede*, IKO-Verlag, 1999.
- Hasso SPODE**, "Grau, teurer Freund... Was ist und wozu dient Theorie ?", dans **Hans-Peter BURMEISTER** (dir.), *Auf dem Weg zu einer Theorie des Tourismus*, Ev. Akademie Loccum, 1998a.
- Hasso SPODE**, "Wie vor 50 Jahren keine theoriegeleitete Tourismuswissenschaft entstand" dans **Reinhard BACHLEITNER** et al. (dir.), *Der durchschaute Tourist. Profil*, 1998b.
- Hasso SPODE** (dir.), *Goldstrand und Teutonengrill*, Unikom, 1996.
- Hasso SPODE**, "Reif für die Insel. Prolegomena zu einer Historischen Anthropologie des Tourismus", dans **Christiane CANTAUW** (dir.), *Arbeit, Freizeit, Reisen*, Waxmann, 1995.
- STENDHAL**, *Mémoires d'un touriste*, Dupont, 1838.
- Mathis STOCK** (dir.), *Le tourisme. Acteurs, lieux et enjeux*, Belin, 2003.
- Dietrich STORBECK** (dir.), *Moderner Tourismus*, Universität de Trier, 1988.
- Josef STRADNER**, *Der Fremdenverkehr*, Leykam, 1917.
- Laurent TISSOT** (dir.), *Construction d'une industrie touristique aux XIX^e et XX^e siècles*, Alphil, 2002.
- Laurent TISSOT**, *Naissance d'une industrie touristique*, Payot, 2000.
- John TOWNER**, "The Grand Tour: A Key Phase in the History of Tourism", *Annals of Tourism Research*, 12, 1985.
- John TRIBE**, "The Indiscipline of Tourism", *Annals of Tourism Research*, 24, 1997.
- Jean-Didier URBAIN**, "Auf der Suche nach dem Homo Viator", *Voyage*, 1, 1997.
- Jean-Didier URBAIN**, *Sur la plage*, Payot, 1994.
- Jean-Didier URBAIN**, *L'Idiot du voyage*, Plon, 1991.
- John URRY**, *The Tourist Gaze*, Sage, 1990.
- John URRY** et **Chris ROJEK** (dir.), *Touring Cultures*, Routledge, 1997
- Friedrich A. WAGNER**, *Die Urlaubswelt von morgen*, Eugen Diederichs, 1970.
- John K. WALTON** (dir.), *Histories of Tourism*, Channel View, 2005.
- John K. WALTON**, *The British Seaside*, Manchester University Press, 2000.
- John K. WALTON**, "Taking the History of Tourism Seriously", *European History Quarterly*, 27, 4, 1997.
- John K. WALTON**, *The English Seaside Resort*, Manchester University Press, 1983.
- John K. WALTON** et **James WALVIN**, *Leisure in Britain, 1780-1939*, Manchester University Press, 1983.
- Ning WANG**, "The Tourist as a Peak Consumer", dans **Graham M.S. DANN** (dir.), *The Tourist as a Metaphor of the Social World*, Cabi Publishing, 2002.
- Ning WANG**, *Tourism and Modernity*, Pergamon, 2000.
- Heike WOLTER**, *Zur Tourismusgeschichte der DDR*, thèse de doctorat, 2008.
- Barbara ZIMMERS**, *Trierer Tourismus-Bibliographien*, VII, Universität de Trier, 1995.